

## S'engager

Merci de m'accueillir ici au collège Stanislas, où je n'avais pas encore eu l'occasion de venir, bien que le nom du Collège Stanislas soit connu de tous les spiritains, à double titre : y ont vécu notre deuxième fondateur, le père Libermann, et un autre illustre spiritain, le bienheureux Jacques Laval qui y a étudié. Je vais m'appuyer sur ces deux grandes figures de la congrégation, en y ajoutant quelques aspects de mon parcours personnel, pour d'évoquer avec vous la question de l'engagement, puisque c'est le thème de notre rencontre d'aujourd'hui.

**Quelques mots tout d'abord sur François Libermann** : né en 1802 sous le nom de Jacob dans le ghetto juif de Saverne en Alsace, il est fils de rabbin, élevé dans la stricte observance des préceptes de la loi juive. Mais c'est avant tout un grand chercheur de sens, qui ne se satisfait pas des parcours tout tracés, et de fait, le sien va être étonnant ! Son père souhaite qu'il lui succède comme rabbin et c'est ainsi qu'il part à Metz suivre des études rabbiniques. Là-bas, malgré le désir de faire plaisir à son père, il va progressivement s'ouvrir aux connaissances scientifiques et à la pensée de son temps, sortir du petit monde de la communauté juive d'alors, qui à l'époque vivait très repliée sur elle-même. Cet afflux de connaissances lui ouvre tout un monde nouveau, et l'amène à une période de doute intense : il remet tout en question, et en même temps veut poursuivre sa quête de sens et de vérité. Une quête qui l'amène à Paris à l'automne 1826 où il est logé ici, au Collège Stanislas. Il se retrouve dans une petite mansarde, isolé, déraciné loin de son univers familial, et en pleine crise spirituelle. Il ne sait plus où il en est. Il raconta plus tard que c'est à ce moment-là qu'il s'est tourné vers le Dieu de ses pères, en lui demandant de l'éclairer. Et la réponse fut immédiate : il se sentit transformé intérieurement. C'est alors qu'il demanda le baptême et pris le nom de François. Il avait 24 ans.

C'est donc ici que notre fondateur s'est converti ! Il est resté une année à Stanislas, puis ayant très vite le désir d'être prêtre il est admis au séminaire de St Sulpice. Là je ne vais pas rentrer dans les détails, mais juste dire qu'au lieu d'avoir maintenant une vue claire sur sa vie et sa vocation comme on pourrait s'y attendre, tout va au contraire se compliquer : son parcours va être très sinueux, semé d'embûches, notamment du fait de sa santé fragile qui l'empêche d'être ordonné : il va devoir attendre, rendre des petits services, occuper différentes fonctions temporaires. Il sera même parfois tenté de mettre fin à ses jours, face à l'échec apparent de sa vie. Et puis sa relation à Dieu mûrit, les choses s'éclaircissent peu à peu, et ce n'est finalement que vers l'âge de 40 ans qu'il trouve véritablement le but de sa vie : en s'engageant dans l'aventure missionnaire d'une congrégation dédiée au salut spirituel et matériel des plus défavorisés, des plus petits à cette époque, c'est-à-dire d'abord les anciens esclaves des colonies, puis tous les africains. Il donnera une impulsion essentielle à notre congrégation qu'il marquera profondément de sa spiritualité. Une de ses phrases les plus connues, qu'il écrivait à la communauté de Dakar, est « *ne jugez pas au premier coup d'œil, (...) dépouillez-vous de l'Europe, de ses mœurs, de son esprit, (...) faites-vous nègres avec les nègres* », c'est-à-dire dans le langage de l'époque, faites-vous esclaves avec les esclaves, pauvres avec les pauvres, n'allez pas imposer un point de vue extérieur mais commencez par apprendre de ceux que vous voulez servir ! Aujourd'hui ça nous paraît évident, notamment pour tous ceux qui

travaillent au développement, comme l'ADESDIDA. C'est aussi la doctrine du Secours Catholique : faire « avec » les pauvres et non pas « pour » les pauvres. A l'époque c'était vraiment nouveau.

Libermann était un fin connaisseur de la nature humaine, un grand accompagnateur spirituel avec toujours un très grand respect de la pensée des autres, favorisant la douceur et écartant toute raideur. A travers de grandes difficultés, autant dans son parcours personnel qu'en qualité de supérieur de notre congrégation, il a toujours cherché à répondre le plus honnêtement possible à la voix de sa conscience, et à l'appel de Dieu. Pour lui, rien ne s'est jamais passé comme prévu, et c'est sa disponibilité à l'Esprit Saint qui lui a permis d'avancer et d'inventer des voies nouvelles quand tout semblait perdu.

Si je vous ai parlé de Libermann, outre le fait qu'il soit passé par Stanislas, c'est pour trois raisons :

- D'une part pour vous dire qu'un parcours de vie, c'est rarement linéaire. Et ce sont justement tous ces aléas, ces détours, qui forment en même temps une expérience précieuse, et qui permettent la fécondité d'un engagement, quel qu'il soit. Je pense que ça peut rejoindre beaucoup de personnes qui se posent des questions sur la pertinence de leurs choix de vie.
- D'autre part, je veux souligner cette spiritualité de l'inculturation, du « faire ensemble » avec les pauvres, en les voyant d'abord dans toute leur dignité d'enfants de Dieu.
- Et enfin il fallait parler de Libermann pour pouvoir évoquer un autre ancien élève de Stanislas : le bienheureux Jacques Laval, spiritain également, et que j'aimerais vous présenter maintenant.

**Jacques Laval** a un an de moins que Libermann : il est né en Normandie en 1803 dans une famille de fermiers aisés. Son frère étant pressenti pour reprendre la ferme paternelle, Jacques de son côté est destiné à être l'intellectuel de la famille. Son oncle, qui est prêtre le prend dans l'école qu'il a ouverte dans son presbytère. Bien que Jacques ait été un élève médiocre, il fut ensuite inscrit au petit séminaire d'Evreux, mais il manque de motivation. Son oncle propose alors de l'envoyer à Paris, au Collège Stanislas qui prend les élèves d'après leur niveau scolaire et non leur âge. C'est ainsi qu'il arrive à Stanislas à l'âge de 18 ans ; il est inscrit en 5<sup>ème</sup>... Là il découvre le plaisir d'apprendre et son nom revient plusieurs fois dans le palmarès en fin d'année scolaire. Son bac de lettres en poche tous pensent qu'il va opter pour le sacerdoce en 1825, mais il choisit la médecine et passe donc le bac-ès-sciences l'année suivante [NB : à cette époque seuls 2 à 3% d'une classe d'âge passait le bac et faisait des études supérieures]. Avec quelques camarades il prend alors pension chez un médecin chrétien à la retraite et va faire partie des étudiants qui aident « la Bienheureuse Sœur Rosalie Rendu » dans son service des plus pauvres du quartier de la Rue Mouffetard. Docteur en médecine en 1830 et de retour en Normandie à St André de l'Eure, il est apprécié surtout qu'il ne fait pas payer les plus pauvres ; il leur offre les médicaments et même de quoi faire un bon repas le dimanche. Mais des calomnies de la part de l'autre médecin de Saint-André le poussent à partir au bout de 4 ans à Ivry-la-Bataille où il continue à sillonner la campagne. Le docteur Laval est alors un jeune homme élégant, qui vit dans le confort et brille en société. Mais c'est aussi une période où il

s'éloigne de l'Église. En fait, un combat intérieur se joue : cette vie facile ne lui convient pas vraiment, il est tiraillé entre le mariage qu'il envisage prochainement et un appel à la prêtrise auquel il ne veut pas répondre.

Il y eut alors un tournant dans sa vie : après un accident de cheval où il aurait dû logiquement y laisser la vie, il se décide : « puisque Dieu m'a laissé vivre, c'est qu'il me faut maintenant répondre à son appel », et devenir prêtre. Il veut partir en Chine, mais on le lui déconseille, car il ne pourra pas apprendre le mandarin, lui qui déjà n'aligne pas deux mots d'anglais. Il rejoint donc à 32 ans le séminaire de St Sulpice et y est ordonné en décembre 1838, puis nommé curé d'un petit village du nord de l'Eure, Pinterville (entre Louviers et Acquigny). Il n'y restera que deux ans, mais sa simplicité de vie, son attention aux plus pauvres, son service des malades, et sa façon de faire le catéchisme va transformer sa paroisse.

Cependant, son désir d'être missionnaire lui fait rencontrer le père Libermann et rejoindre son œuvre naissante auprès des anciens esclaves. Libermann lui propose d'aller à l'île Maurice pour s'occuper, seul, des quelques 66 000 esclaves libérés depuis peu et totalement délaissés par le clergé colonial de l'époque. Dégradés par la servitude, ils ont à se redécouvrir humains et se faire accepter comme citoyens à part entière. Le père Laval ne leur fait pas de morale, il a un regard qui ne juge pas et, en leur transmettant la Bonne Nouvelle de l'Évangile, il les aide à se découvrir aimés par Dieu, à comprendre qu'ils ont de la valeur à ses yeux, et donc qu'ils peuvent en avoir à leurs propres yeux.

Arrivé en 1841, il commence par apprendre le créole, compose un catéchisme et s'entoure d'anciens esclaves qu'il forme. Il est le premier, après plus de 120 ans de présence de l'Église à Maurice, à faire des mariages de Noirs. Il leur fait confiance, en fait des responsables de communautés et des catéchistes, des visiteurs de malades, des responsables de la caisse de solidarité avec les plus pauvres. En 23 ans de présence à Maurice, il réussit à faire de ces laïcs de fervents apôtres de leurs anciens frères de chaîne, mais aussi de leurs anciens maîtres. Sans quitter son confessionnal, le père Laval encourage les petites communautés à se doter d'écoles de brousse et de chapelles. Il y en aura 50 à sa mort et le tiers des paroisses actuelles ont pour origine ces pauvres paillottes que les gens s'étaient construites pour entretenir leur foi. Il va aussi réussir à vider la prison de tous les Noirs qui s'y entassaient, les faisant accompagner pour trouver du travail et faire vivre honnêtement leur famille.

A partir de 1846, d'autres spiritains le rejoignent à Maurice. Ils sont tellement émerveillés de ce qu'il a accompli, qu'ils vont employer les mêmes méthodes et s'entourer, eux aussi de couples de laïcs, témoins et évangélistes. Même les colons qui étaient ses plus farouches adversaires sont obligés de reconnaître l'œuvre accomplie par le père Laval. A sa mort en 1864, c'est 40 000 personnes qui accompagnent son cercueil, soit le quart de la population, toutes religions et cultures confondues (chrétiens catholiques et protestants, hindous et musulmans) ! Aujourd'hui encore, des foules se déplacent à son tombeau, et l'on dit de lui qu'il est devenu le symbole de l'unité mauricienne dans sa diversité culturelle, raciale et religieuse. Il a été déclaré bienheureux en 1979 et est fêté le 9 septembre.

Je relèverais 2 points sur la vie du père Laval :

- Son parcours illustre différents engagements complémentaires et tout aussi précieux : comme médecin de campagne au service des plus pauvres, comme curé de paroisse rurale, et enfin comme missionnaire au service d'une population méprisée et rejetée. A chaque fois, il s'est donné totalement, et aucune de ces étapes de sa vie n'a été superflue. Seulement, il a suivi un appel intérieur qui l'a amené progressivement à quitter son confort pour choisir une vie plus simple, pour se faire « pauvre avec les pauvres » selon l'enseignement de Libermann.
- Il nous rappelle, avec Libermann et tant d'autres, que les pauvres et les petits peuvent être eux-mêmes des acteurs de leur destin, des apôtres de premier ordre, et qu'une vie authentiquement évangélique est comprise et reçue par tous les hommes et femmes de bonne volonté, quelque soit leur appartenance religieuse, leur race ou leur culture. C'est-à-dire que l'important ce n'est pas de baptiser des foules, mais de transmettre l'Évangile. Ce qui n'est pas tout à fait pareil.

**Alors en quoi ces deux grandes figures résonnent dans mon parcours de chrétien, d'ingénieur, de spiritain, disciple de Libermann ?** Comme eux, mon parcours n'est pas vraiment une ligne droite.

Quand j'étais au lycée, dans le choix de mes études, je voulais m'orienter vers les métiers de l'environnement car j'étais émerveillé par la beauté et la complexité de la nature ; j'aurais voulu travailler à sa protection, dans un parc national ou comme explorateur à la suite du commandant Cousteau. Et puis j'ai cédé à un certain principe de réalité, en me disant qu'à notre époque il fallait assurer ses arrières, avoir un métier solide, bien rémunéré, et pas simplement poursuivre un rêve un peu incertain. Alors j'ai choisi une école d'ingénieur en agriculture, pour essayer d'accorder les deux. Et puis de fil en aiguille, j'ai laissé la petite voix aventureuse de côté et ai « sécurisé » un métier d'ingénieur dans l'agroalimentaire, qui m'a amené à travailler dans la recherche/développement dans les arômes et colorants, puis dans les plats cuisinés. Et puis cette petite voix est revenue quelques années plus tard, quand je me suis rendu compte qu'il manquait quelque chose. Pourtant j'étais chef de projet avec des responsabilités et un bon salaire, je prenais le TGV en première classe, j'étais installé confortablement dans mon appart. Mais comme pour Libermann ou Laval, il y avait cette quête de plus de sens et d'engagement, qui ne me laissait pas tranquille. C'est à ce moment-là que j'ai décidé de partir en volontariat (à l'époque on parlait de coopération) avec la DCC (Délégation Catholique pour la Coopération). J'ai quitté mon boulot, et je suis parti 2 ans aux Philippines, sur un petit projet de développement rural porté par la Congrégation du Saint Esprit. Je me disais que de participer de cette façon à un projet concret dans un pays du sud me permettrait d'y voir plus clair, et pour peut-être réorienter ma carrière vers l'humanitaire ou le développement.

Là-bas j'ai expérimenté la différence des cultures, la difficulté de communiquer vraiment, en profondeur, au-delà de la simple différence des langues. Et j'ai aussi eu une vraie révélation de notre citoyenneté universelle, au-delà des différences de cultures, de coutumes, de religions : le sentiment que nous sommes tous frères, et habitants d'une même maison, qui d'ailleurs est en péril.

Et à mon retour, il y a quelque chose qui s'est progressivement imposé à moi, et est devenu le point de départ de mon parcours vers l'engagement dans la vie religieuse : c'est la nécessité d'unifier ma vie, de la rendre cohérente : ça ne veut pas dire que tout soit parfait, mais qu'au moins les différentes parties de ma vie soient articulées ensemble. Cette question de cohérence est un mot clef très important, et qui je pense est au point de départ de tout engagement.

Ce besoin de cohérence s'est exprimé dans mon cas à travers la vie religieuse dans la congrégation du Saint Esprit, mais il y a plein de façons de rendre sa vie cohérente, à travers d'autres états de vie. C'était déjà ce même appel qui avait poussé Jacques Laval à entreprendre des études de médecine : être utile aux autres, avoir sa place dans ce monde. En tant que spiritains, à la suite de Libermann et Jacques Laval, nous essayons d'être ouverts à la rencontre, à l'accueil de l'autre quel qu'il soit, et de participer petit à petit à la construction du Royaume de Dieu, par tous ses aspects, que ce soit dans le développement agricole, l'aide humanitaire, l'éducation, mais aussi justement les relations inter-communautaires et interreligieuses.

Dans le parcours spiritain comme dans les autres instituts, il y a toute une phase d'études. Ce qui m'a permis d'approfondir des sujets qui m'intéressaient, comme le dialogue interreligieux, l'action humanitaire et le développement. Puis en 2017 je me suis engagé dans la congrégation à vie, à l'âge de 38 ans, et j'ai été envoyé au Pakistan. Malheureusement comme rien n'est simple, j'ai dû ronger mon frein pendant plus d'un an avant d'avoir mon visa et de pouvoir partir : j'ai rendu des petits services ici ou là, mais je me suis aussi souvent demandé si j'étais bien sur le bon chemin. Et enfin, une fois arrivé sur place, malgré tout ce que j'ai pu vivre de beau, malgré une communauté spiritaine soudée, il y a quand même eu suffisamment de difficultés pour m'obliger d'une certaine façon à rentrer au bout de 18 mois. J'ai été finalement affecté en France, dans la Drôme, où je suis chargé de développer la dimension écologique de notre maison d'accueil, dans la foulée de l'encyclique *Laudato si*, et donc c'est d'une certaine manière un retour à ma toute première vocation, du temps du lycée... J'ai aussi en parallèle plusieurs responsabilités à la DCC, l'organisme de volontariat par lequel j'ai pu partir aux Philippines, et j'ai d'ailleurs quelques documents sur le volontariat, à la DCC ou dans le cadre spiritain, si ça vous intéresse.

En résumé, une histoire d'engagement, il me semble que c'est toujours une avancée progressive, une suite de choix et d'engagements plus ou moins importants qui tracent une route qui est rarement évidente, avec des moments où on a l'impression de reculer, des échecs apparents. Mais à la relecture, tout était sans doute nécessaire. Pour moi comme pour Libermann ou Laval, l'important, ce qui au final donne du sens à l'engagement, c'est de se dire que quel que soit le parcours, on ne le fait pas seul, on le fait avec d'autres et avec Dieu, et c'est toujours fécond. Et je voudrais terminer par le leitmotiv du pape François dans *Laudato si*, qui répète à longueur d'encyclique que *tout est lié* : travailler au dialogue entre chrétiens et musulmans au Pakistan, à la formation rurale au Togo, à la conscientisation écologique ou à l'échange de volontariat avec les pays du sud, tout ça n'a qu'un seul but : travailler à un monde meilleur et durable avec tous les Hommes de bonne volonté.